

La transparence chez Platon et J J Rousseau : dangereuse mais nécessaire

Introduction :

Nietzsche, dont la haine poursuit Socrate et le Christ, nous autorise, par là même, à opérer une comparaison entre ces deux grandes figures historiques : comment comprendre que ces deux génies se soient laissés vaincre et aient accepté de mourir comme des criminels ? Ce "Juif de Socrate", s'exclame Nietzsche.

Pourtant les ressemblances ne sont-elles pas moins importantes que les différences ? C'est ce que Rousseau a bien saisi dans la profession de foi du vicaire savoyard, tiré du livre IV de l'Émile. Certes, c'est la volonté de transparence qui les amène au supplice, mais ce n'est pas pour les mêmes raisons.

I . La figure de Socrate dans l'apologie de Platon

A. Vocation du martyr chez Socrate ?

Il y a en effet cette phrase, au début de l'*apologie* : « Athéniens, j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous ». Mais cette affirmation, c'est plutôt Antigone qu'elle évoque et ses juges ne savaient pas qu'il se justifierait ainsi, étant donné qu'il était accusé d'athéisme par Méléto. Cette phrase suggère plutôt le procès d'un homme dans un régime totalitaire ; or, contrairement à ce qu'on pense ordinairement, le régime grec est alors démocratique. Mais, cette vocation au martyr n'est pas tout à fait inexacte puisque dans le Criton (de Platon), Socrate refusera de s'enfuir de sa prison

B. Mauvais citoyen, prêchant la désobéissance civile ?

Pas du tout ! Il a participé à toutes les guerres d'Athènes, s'est conduit courageusement, tout en sauvant à la bataille de Potidée, la vie d'Alcibiade : ce devrait être un ancien combattant intouchable. Pourtant, par deux fois, il s'est opposé au régime en place.

D'abord, contre la démocratie directe quand il était sénateur, dans l'affaire des généraux qui commandaient à la bataille d'Arginuses : le peuple assemblé voulait, pour aller plus vite, juger en bloc les généraux, alors que la loi constitutionnelle l'interdisait. Tous reconnurent, par la suite, que Socrate avait raison mais, sur le moment, il faillit y laisser la vie. Ce qui est remarquable, c'est que Socrate étant parti du problème de la légalité finit par invoquer la justice et la légitimité.

Ensuite, il a désobéi au pouvoir des Trente tyrans, et il n'a dû son salut qu'au renversement de ce régime et au rétablissement de la démocratie. Il n'y a pas plus athénien que Socrate, plus incrusté dans Athènes que lui. Il est né de parents athéniens, il s'y est marié et n'a quitté la ville que pour faire la guerre. Il a trois enfants, dont deux tout petits ; d'où l'absurdité de Nietzsche disant que Socrate est un déçu de la vie ; de plus, il fait plus que tous les autres mais sort au petit matin tout seul pour faire une prière au soleil levant (cf la fin du *Banquet* de Platon).

C. Un espoir déçu !

Pendant assez longtemps, les Athéniens ont dû préférer laisser leurs fils à Socrate plutôt qu'aux sophistes : « c'est quelqu'un de chez nous, cela ne peut faire de mal à nos fils et de plus c'est gratuit ». Mais, petit à petit, une rumeur s'installe, confortée – d'après Platon – par la pièce d'Aristophane « *Les Nuées* », qui ridiculise mais aussi accuse Socrate de corrompre la jeunesse, de mettre la zizanie entre les pères et les fils, bref d'être sophiste ; Platon, dans son œuvre, dénoncera cette méprise. D'ailleurs, dès le début de son plaidoyer, Socrate rompt avec la défense traditionnelle : il ne fera appel ni à l'art oratoire, ni à l'émotion en venant faire pleurer au procès femme et enfants ; cela déclenche dans l'assemblée judiciaire un grand tapage.

D. Le fond du problème : ou qu'est-ce qui rend Socrate étranger à Athènes ?

Qu'est-ce qui explique la haine de ses concitoyens ? Une petite majorité, toutefois : un déplacement de quinze voix aurait permis l'acquittement, sur cinq cents juges – une partie donc d'Athènes s'est laissé convertir, l'autre a refusé.

Socrate examinait tout le monde, mais en particulier les jeunes gens qui à leur tour examinaient leurs parents. Cet examen consistait en questions et réponses qui amenaient chacun à s'interroger, à réfléchir sur soi-même pour éviter de se contredire. Par exemple, suis-je cohérent avec moi-même si, d'une part j'accepte que le jeune esclave du *Ménon*, de Platon, soit acheté comme du bétail mais que d'autre part, je lui reconnaisse une âme immortelle puisqu'il est capable de résoudre un problème de géométrie, montrant par là qu'il a accès au monde intelligible et divin (comme à notre époque, est-il logique, si je suis marxiste ou chrétien, d'accepter que l'on vende et achète des nourrissons ou encore, comme José Bové le reconnaît, il n'est pas cohérent de refuser l'expérimentation sur les embryons d'animaux mais de l'accepter sur des embryons humains). Voilà ce que Socrate a fait pendant trente ans à ses concitoyens. Quelle belle victime émissaire aussi faisait Socrate après tous les revers de la démocratie athénienne, auxquels l'élève de Socrate, Alcibiade, avait contribué : cf le désastre de Sicile. C'est donc par fidélité à sa mission divine, vérifier qu'il est le plus sage des hommes, d'après l'oracle de Delphes, qu'il cherche quelle sagesse il possède, alors qu'il ne sait rien.

Mais il est vraiment plus sage puisque que tous les autres croient savoir, alors qu'ils ne savent pas : c'est une double ignorance ; pour lui, une simple ignorance. C'est donc la fidélité à sa mission, à sa recherche d'une transparence totale à soi-même et aux autres qui le condamne (différente pourtant du cynisme d'un Diogène, faisant ses besoins naturels devant tout le monde). Ayant donc été condamné, injustement d'après lui, il demande pour la peine à faire philosopher ses concitoyens, d'être nourri aux Invalides pour le restant de ses jours ; pour lui, c'est normal puisqu'il a cherché à faire le plus grand bien aux Athéniens ; bien qu'ayant fini, poussé par Platon, par proposer une très forte amende, Socrate est condamné à mort par une majorité plus importante, sensible à cette provocation ultime.

Dans « *Le Banquet* », de Platon, Alcibiade avoue qu'on ne pouvait vivre ni avec lui, ni sans lui : on avait envie qu'il meure pour qu'il se taise mais on ne pouvait pas non plus vivre sans lui ; il est comme une mouche importune qui nous réveille, mais qu'il faut tuer d'une tape.

II . « Consacrer sa vie à la vérité. »

A. Socrate et Jean Jacques Rousseau :

Telle était la maxime que J J Rousseau avait choisie comme règle de vie et, par là même, il ressemble à Socrate, de même dans sa volonté à faire du bien à ses concitoyens ; il faut faire tomber les masques, dénoncer les apparences pour opérer le dévoilement de la vérité et tenter de faire régner la justice ; si Socrate était attaché à Athènes, J J Rousseau le sera à Genève, malgré un certain nombre de déboires. Persécutés tous les deux par leurs concitoyens, leur échec n'est que provisoire, la gloire posthume les attend.

La première différence est que Socrate n'est pas immédiatement en conflit avec ses concitoyens, puisqu'il n'écrit rien, alors que Rousseau est rapidement connu et rejeté après ses deux *premiers discours*, au moins par les frères philosophes. Comme il n'a pas vocation de martyr, il s'enfuit de Moutiers et échappe ainsi à la lapidation (aurait-il pu le faire s'il avait eu ses enfants avec lui ?). Les dénonciations de Voltaire et de Diderot auprès du pouvoir royal montrent bien la même haine qui poursuivait Socrate. Toutefois, il put s'établir en France à la fin de sa vie, mais discrédité de tous. Rousseau ne connut qu'une petite partie du complot des « frères » et l'attribua pour l'essentiel aux médecins et aux oratoriens. La haine avait pour motifs son Christianisme, certes hétérodoxe, mais soutenu par son génie philosophique et littéraire, sa lutte contre les inégalités, en faveur des plus pauvres, et sa dénonciation de leur morale de parole humaniste et humanitaire, cachant la secrète doctrine, accentuent encore l'hostilité à son égard ; en effet, leur véritable doctrine n'est autre que le « chacun pour soi dans la jungle humaine et que les malins gagnent »

B. Origine de l'opacité :

Tout d'abord, celle-ci n'est pas première, c'est l'innocence qui l'est : ni bonté ni méchanceté naturelle, mais une propension à la pitié, la compassion à la vue d'autrui souffrant (différence avec Hobbes).

Comment le sait-il ? Il connaît les récits de certains voyageurs mais Rousseau n'est pas dupe du « bon sauvage », ni de ses pérégrinations en forêt pour retrouver l'état de nature, qu'il finit par qualifier d'hypothétique. Ce qui va nous éclairer, c'est notre enfance.

Dans les *Confessions*, au livre I, il va nous montrer le regret qu'il a de l'innocence perdue de son enfance, de la transparence qui existait à cette époque. Et le voile tombe entre Rousseau et lui-même à l'occasion du peigne chez les Lambercier. Injustement condamné, il se met à mentir, à se cacher, mais les véritables responsables sont les Lambercier ; comme plus tard (*Quatrième promenade des Rêveries*) la femme grosse d'enfant l'amène, sous son regard accusateur, à refuser ses paternités ; les vices des hommes apparaissent quand ils sont rassemblés (anticipation de la dialectique hegelienne) ; l'obstacle c'est autrui (cf « l'enfer, c'est les autres de J P Sartre).

A partir de là, comment retrouver l'innocence perdue, comment pallier l'écart entre l'idéal de vérité et la société des masques, comment retrouver la transparence, comment ne pas retomber dans

l'opacité qui nous guette ? Où trouver un exemple à suivre ? Car, comme Malebranche le lui a appris, nous ne connaissons ni notre âme ni celle d'autrui.

C. A quel modèle se référer ? Sera-ce Socrate ou Jésus ?

Le quatrième livre de l'Émile compare précisément Socrate et Jésus en insistant sur leurs différences – à l'inverse de Nietzsche. La vie de Socrate est celle d'un philosophe qui affirmait son ignorance, celle de Jésus nous montre une personne qui prêche une morale élevée et pure, en particulier dans *le Sermon sur la montagne*, morale innovant radicalement par rapport à celle du peuple juif, qualifié de fanatique et de vil (Rousseau ne supporte pas l'idée d'un peuple élu par Dieu)

Mais c'est leur mort qui les sépare davantage encore, même s'ils sont injustement condamnés. Socrate meurt sereinement, entouré de ses amis, en bénissant le jeune esclave qui – tout en le pleurant – lui présente la coupe remplie de poison. Quelle douce mort comparée à celle du Christ, flagellé, couronné d'épines et mourant de la mort infamante des esclaves, tout en priant pour ses bourreaux. Rousseau termine ce passage en affirmant que la vie et la mort de Socrate sont celles d'un sage, celles de Jésus d'un Dieu.

Mais si Socrate et Jésus sont tels, ils ne peuvent être que des exemples extraordinaires et non des modèles à suivre ; l'humanité n'y survivrait pas.

Le modèle à suivre, c'est bien entendu Rousseau lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il est le seul, parmi les hommes, à être capable, dans « *les Confessions* », de tout dire, y compris ce qui concerne la sexualité ; s'il s'excepte c'est parce qu'il pense être le seul à accéder à une sincérité complète, au refus du mensonge et de l'hypocrisie (cf la doctrine des frères philosophes). La rançon de cette transparence ne pourra être que la solitude (cf Alceste, *Le Misanthrope* de Molière)

D. Peut-on et doit-on tout dire ?

Une sélection est nécessaire car si on reproduisait tout, cela serait fastidieux et on remplirait des bibliothèques entières et personne ne nous lirait.

Ensuite, ce retour au passé est plus une reconstruction mentale, plus ou moins fidèle : la mémoire humaine n'est pas infaillible, même la mémoire affective de Marcel Proust

Enfin, n'y a-t-il pas des secrets à conserver, ceux que l'amitié nous a révélés, par exemple, ou ceux exigés par la vie en commun, comme le secret médical, le secret défense, le secret des entreprises ou encore le seul qui soit absolu parce que non réglementé par la loi, le secret de la confession.

La transparence serai-elle une vertu si elle allait jusqu'à abolir ces secrets légitimes ? Toutefois, ceux que la loi réglemente ne sont pas absolus : ils peuvent s'effacer comme le secret médical devant une pandémie comme ébola ou le SIDA.

Conclusion

Comme toute vertu, la transparence, ou dévoilement, doit rester subordonnée aux valeurs fondamentales, le bien commun de l'humanité et le respect des personnes humaines. Notons également l'ambiguïté de Rousseau vis-à-vis du passé innocent : les sentiments de regret, de tristesse coexistent avec l'affirmation de la positivité de la perfectibilité humaine (***Le Contrat social***. Livre I. chapitre 8) grâce à la raison ; donc un certain platonisme du cœur.